



This article appeared in a journal published by Elsevier. The attached copy is furnished to the author for internal non-commercial research and education use, including for instruction at the authors institution and sharing with colleagues.

Other uses, including reproduction and distribution, or selling or licensing copies, or posting to personal, institutional or third party websites are prohibited.

In most cases authors are permitted to post their version of the article (e.g. in Word or Tex form) to their personal website or institutional repository. Authors requiring further information regarding Elsevier's archiving and manuscript policies are encouraged to visit:

<http://www.elsevier.com/authorsrights>



Article original

# L'herméneutique paranoïaque<sup>☆</sup>

*The paranoiac hermeneutics*

Jérôme Englebert<sup>a,\*,b</sup>

<sup>a</sup> Docteur en psychologie, département psychologies et cliniques des systèmes humains, faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, université de Liège, boulevard du Rectorat, bâtiment B33, 4000 Liège, Belgique

<sup>b</sup> Établissement de défense sociale de Paifve, 1, route de Glons, 4452 Paifve, Belgique

Reçu le 7 décembre 2011

## Résumé

Cet article aborde la question de l'herméneutique (recherche de sens et de signification) spécifique à la logique paranoïaque. Cette tendance à interpréter le monde a, comme toute herméneutique humaine, une double dimension relationnelle et corporelle. Trois paradigmes sont proposés par l'auteur pour définir cette herméneutique spécifique au sujet paranoïaque : (1) « le hasard n'existe pas », (2) « une certitude qui a besoin de preuves » et (3) « l'impossibilité d'avoir recours au tiers externe ». Cette étude théorico-clinique évoque aussi la logique paranoïaque chez des individus indemnes de trouble mental et cherche à déterminer en quoi un fonctionnement paranoïaque s'inscrira dans le registre de la psychose ou non. Ce sont les concepts de « perte d'évidence naturelle » et de « pathologie du sens commun » qui permettent de démontrer que c'est dans la dimension sociale et relationnelle que se joue la problématique du paranoïaque. Les interrogations fondamentales concernant le statut de la réalité et de la connaissance (et de sa diffusion) sont les dimensions qui font basculer le paranoïaque dans la psychose. L'herméneutique relationnelle tourne à vide et la « connaissance » du paranoïaque ne rencontre plus les règles sociales faisant d'une interprétation un avis et non un délire.

© 2013 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

**Mots clés :** Paranoïa ; Psychose ; Délire ; Trouble de la personnalité ; Herméneutique ; Phénoménologie

## Abstract

This paper addresses the issue of paranoiac hermeneutic (search for meaning and significance). As any human hermeneutics, this tendency to interpret the world includes a relational dimension as well as a bodily dimension. Three paradigms are proposed by the author to define this hermeneutics: (1) “the hazard does

<sup>☆</sup> Toute référence à cet article doit porter mention : Englebert J. L'herméneutique paranoïaque. *Evol Psychiatr* 2013;78(2):pages (pour la version papier) ou adresse URL et date de consultation (pour la version électronique).

\* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : [jerome.engagebert@ulg.ac.be](mailto:jerome.engagebert@ulg.ac.be)

not exist”; (2) “a certainty that is yet to be proved” and (3) “the paranoiac is unable to turn to a third party”. This theoretical and clinical study also discusses the paranoiac logic in individuals free of mental illness and seeks to determine how a psychological paranoiac functioning will be part of the psychotic register or not. The concepts of “loss of natural evidence” and “pathology of common sense” are those which are used to demonstrate that is in the social and relational dimensions that the problems of the paranoiac lie. The fundamental question regarding the status of reality and knowledge (and of its diffusion) is the dimension that causes the switch to psychosis. The hermeneutics of the relationship is empty for the paranoiac and his “knowledge” no longer meets the social rules which normally turn interpretation into opinion and not into delusion.

© 2013 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

**Keywords:** Paranoia; Psychosis; Delusion; Personality disorder; Hermeneutics; Phenomenology

---

## 1. Introduction : la logique paranoïaque

À première vue, la définition de l'adjectif « paranoïaque » en psychopathologie est relativement simple. Il s'agit d'une logique psychique caractérisée par une méfiance soupçonneuse envahissante envers autrui qui est accompagnée d'une fausseté du jugement [1]. Néanmoins, une analyse plus approfondie du terme fait apparaître plusieurs quiproquos et ambiguïtés.

Premièrement, il convient de séparer les entités diagnostiques, pour lesquelles l'adjectif « paranoïaque » est la dimension principale du trouble, des entités qui présentent (ou peuvent présenter) cette dimension, secondairement à d'autres symptômes plus dominants. Ainsi, les deux entités nosographiques principalement inscrites dans le registre paranoïaque sont *le trouble de la personnalité paranoïaque* et *le trouble délirant paranoïaque*, selon le « langage DSM » [1]. On retrouve une distinction équivalente, mais plus détaillée, dans les nosographies allemandes [2,3] et françaises [4]. Si nous reprenons la très claire synthèse de Lantéri-Laura et Tevissen [5], nous pouvons identifier, d'une part, les *pathologies du caractère* avec, principalement, la « paranoïa de combat » de Génil-Perrin et le « tempérament sensitif » de Kretschmer ; d'autre part, les *délires paranoïaques* avec le « délire d'interprétation » de Sérieux et Capgras, le « délire de préjudice ou de revendication » et le « délire de relation des sensitifs ». Les entités pour lesquelles la logique paranoïaque est secondaire sont nombreuses et pourraient quasiment s'élargir à l'ensemble des entités nosographiques classiquement admises. Citons pour les catégories les plus évidentes : les troubles psychotiques, les troubles de l'humeur et les troubles anxieux, ainsi que de nombreux troubles de la personnalité.

Deuxièmement, rappelons cette source de confusions et de malentendus liée à la traduction des termes entre l'anglais et le français [6]. Le « trouble de la personnalité paranoïaque » se traduit dans la littérature anglophone par « *paranoid personality disorder* ». En langue française, le terme « paranoïde » va qualifier, à l'opposé de la logique paranoïaque, un délire non systématisé (sans cohérence interne) associé au trouble schizophrénique (on parlera de schizophrénie de type paranoïde). L'anglais, par contre, ne fait pas cette nuance et utilise l'adjectif « *paranoid* » dans les deux sens de manière équivalente. Cette différence sémantique correspond d'ailleurs à une tendance internationale actuelle qui consiste à regrouper l'ensemble des psychoses sous le seul terme de schizophrénie [7], ce qui apparaît comme un évident non-sens clinique [7,8].

Troisièmement, parmi les deux entités au « symptôme paranoïaque dominant », la distinction est, dans de nombreux cas (c'est-à-dire dans les cas qui ne sont pas les plus explicites), difficile à

identifier. En effet, bon nombre de fois, la frontière entre le trouble de personnalité et le trouble délirant s'avère ténue : « la véritable difficulté, et en particulier dans la perspective médico-légale, tient à déterminer à quel moment il s'agit encore d'une personnalité paranoïaque et quand l'on se situe dans le domaine effectivement délirant » [5]. La littérature, d'ailleurs, n'apparaît pas des plus claires au sujet de ce problème différentiel [5,6,8]. Les signes permettant de distinguer personnalité et psychose seraient l'intensité des croyances injustifiées (alors qu'elles restent plausibles dans le trouble de personnalité, il existerait, dans le trouble délirant, une franche rupture avec le réel) et le degré d'altération d'analyse de la réalité (apparition de convictions inébranlables dans le cas du trouble délirant). Enfin, la distinction reposerait sur une forme d'évolution clinique faisant du trouble délirant paranoïaque le phénomène le plus rigide, le plus structuré et le plus envahissant [6]. Néanmoins, cliniquement, ces points de repère conduisent à des équivoques. D'une part, un paranoïaque délirant peut continuer à présenter des croyances plausibles (délirantes mais plausibles) et, d'autre part, un paranoïaque non délirant peut se trouver « enfermé » dans une logique rigide et envahissante extrême sans que l'on ne puisse pointer cliniquement de production délirante. En outre, cette notion de délire se révèle extrêmement complexe à examiner face à ce type de sujet très méfiant [5]. Fréquemment taiseux et replié sur lui-même, le paranoïaque (délirant ou non) va souvent s'arrêter dans ses explications et justifications lorsqu'il ne se sent pas compris (ou pas cru). Après plusieurs années, il peut même décider de ne plus parler de ses préoccupations méfiantes (« je n'en parle plus puisque personne ne me croit »). Il est alors cliniquement difficile de mettre à jour un délire proprement dit ou une évolution vers celui-ci. Enfin, l'analyse clinique du délire introduit les notions de *vraisemblance* et d'*extraordinaireté* du discours qui restent variables d'un clinicien à l'autre. Quel clinicien n'a pas été confronté à la remise en cause de ses certitudes lorsqu'il constate que le discours de son patient paranoïaque se révèle exact et que ce sont sa méfiance et sa conviction propres qui se révèlent fallacieuses et... interprétatives ?

Dans le cadre de cet article, nous allons discuter de la logique paranoïaque, qu'elle soit principale ou secondaire à un autre trouble, et qu'il s'agisse de patients présentant une personnalité paranoïaque ou un trouble délirant. Nous allons dorénavant utiliser le terme « paranoïaque » comme un adjectif caractérisant une logique plutôt que comme un diagnostic psychopathologique ; nous utiliserons aussi comme synonyme à « logique paranoïaque » le concept de « paranoïa » comme nous avons pu le retrouver à plusieurs reprises dans la littérature française [4,8]. L'analyse de cette logique nous permettra, *in fine*, d'émettre une hypothèse expliquant le fait que certains fonctionnements psychologiques paranoïaques « basculent » du côté de la psychose et d'autres pas. Nous estimons, en effet, que c'est une erreur de se focaliser sur la présence du délire pour déterminer si un patient paranoïaque présente une psychose. Cela pour deux raisons : d'une part, comme nous venons de le montrer, parce que la production délirante pose des questions méthodologiques complexes concernant son évaluation ; d'autre part, parce que nous partons du principe, communément admis [9,10] (mais parfois oublié), que la caractéristique centrale de la psychose n'est pas le symptôme délirant.

Pour décrire les contours de cette logique paranoïaque, nous devons maintenant introduire le concept d'herméneutique et, d'abord, distinguer une « herméneutique du paranoïaque » d'une « herméneutique paranoïaque ».

## 2. L'herméneutique paranoïaque

Réaliser une herméneutique du paranoïaque consiste en la recherche de sens et de signification à sa symptomatologie et à la structure de son organisation psychopathologique. La plus reconnue

de ces tentatives est celle que propose Freud dans son étude consacrée au président Schreber [11]. Selon lui, l'essence de la paranoïa se cristallise au niveau de l'autoérotisme et d'un fantasme homosexuel inavouable. Cette dernière hypothèse lui permettant de formuler ses déclinaisons logiques, quasiment mathématiques, à partir de la phrase « Moi homme, je l'aime lui ». Dans le délire de persécution : « je ne l'aime pas—je le hais—parce qu'il me persécute » ; dans l'érotomanie, « ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle que j'aime parce qu'elle m'aime » ; dans le délire de jalousie, chez l'homme, « ce n'est pas moi qui aime l'homme—c'est elle qui l'aime » et, chez la femme, « ce n'est pas moi qui aime les femmes, c'est lui qui les aime ». En outre, et pour être bref mais complet, Freud soulignera aussi la place, selon lui, déterminante du narcissisme et de la projection chez le paranoïaque [11–14].

Notre propos n'est pas de discuter de ces thèses freudiennes mais plutôt de nous situer à un autre niveau logique. Il nous intéresse de constater que la démarche de Freud consiste en l'attribution d'une signification (qui, tel le leitmotiv métapsychologique, est inconsciente) à un trouble psychopathologique. Freud réalise donc une herméneutique *du* paranoïaque, et cherche sens et signification à une logique psychique en l'intégrant dans la métapsychologie. Comme l'indique le titre annoncé de cet article, nous souhaitons, plutôt que de proposer une autre herméneutique *du paranoïaque*, nous focaliser sur l'analyse de la tendance fondamentale du paranoïaque à l'interprétation et la quête de signification. Supprimant le « du » de la syntaxe, l'objet de cette étude porte donc sur l'herméneutique *paranoïaque* (*correspondant à l'adjectif*). Les niveaux logiques de ces deux démarches sont différents : la démarche freudienne se situe à un niveau « sémiotique » alors que celle que nous allons exposer se situe à un niveau que nous qualifierons de « méta-sémiotique ». Notre propos ne sera pas de donner un sens à une logique mais de décrire cette logique inscrite dans la signification et de considérer, comme le suggère Stanghellini [15], que cette démarche est heuristique en psychopathologie.

Le premier constat que nous pouvons faire concernant la paranoïa est qu'elle se caractérise d'abord par son rapport aux autres, par le lien qui unit le sujet paranoïaque au monde social qui l'entoure. Partant de ce constat, nous allons, en premier lieu, analyser comment se comporte un individu social « *lambda* » (et définir ce que nous appellerons l'herméneutique relationnelle) et, ensuite, comparer ce fonctionnement à celui de cet « être social » particulier qu'est le paranoïaque.

### 2.1. L'herméneutique relationnelle

Comme nous le rappelle la psychologie cognitive sociale, en tant qu'être humain, nous sommes constamment bombardés de stimuli, auxquels nous allons décider de donner sens ou non [16,17]. De nombreux stimuli ne retiendront pas notre attention (ils seront considérés comme neutres) et d'autres seront sélectionnés comme source potentielle d'information. Prenons comme exemple un individu dans sa cuisine qui ne portera pas attention au bruit du réfrigérateur mais qui par contre identifiera comme stimulus « saillant » une odeur de gaz ou encore la sonnerie de son téléphone. Ces deux derniers stimuli vont le pousser à modifier son action en cours et à s'adapter à cette modification de l'environnement alors que le premier n'interférera pas dans son quotidien.

Bien sûr, la situation se complexifie nettement lorsqu'il s'agit de signes émanant non plus des objets mais d'autres individus (lorsque nous entrons dans le monde social). Sartre explique, à raison, que « quand le monde des ustensiles s'évanouit brusquement », c'est « le monde magique qui apparaît à sa place » [18] (p. 62). Car, en effet, s'il est facile de réagir adéquatement à la sonnerie d'un téléphone, il est par contre nettement plus complexe de donner un sens précis au sourire de la personne en face de soi, à un froissement de sourcils ou encore à l'intonation



qu'a voulu utiliser l'autre pour formuler sa phrase. Dans ces situations, l'interprétation devient polysémique et les possibilités de réactions apparaissent multiples (précisons dès maintenant que, si les possibilités de réactions sont multiples, il convient donc d'observer que l'on ne peut sélectionner une signification comme vraie aux dépens d'autres qui seraient erronées).

Les gestes de la vie quotidienne sont des unités signifiantes permettant, en leur donnant du sens, de prédire le comportement d'autrui et de s'insérer dans le « jeu » des relations sociales. Cette sémiologie complexe est productrice de sens et a un pouvoir (relatif) de prédiction bien que l'essentiel ne se situe pas dans la véracité du prédicat. Ce processus intuitif et inconscient nous permet surtout d'entrer naturellement en contact avec autrui et d'occuper une place sociale. Cette tendance automatique et naturelle à construire une théorie du fonctionnement psychologique des individus qui l'entourent (se révélant d'ailleurs plus performante s'il s'agit de gens proches) est caractéristique du sujet « lambda ».

C'est à partir des propositions de Gadamer [19] et de Ricœur [20–22] que nous qualifions notre démarche de réflexion sur l'herméneutique. Ces derniers expliquent que l'attribution de sens aux phénomènes n'est pas un mécanisme rationnel et objectif mais plutôt une méthode intimement liée à la nature humaine. Faisant de l'homme un animal herméneutique [23] et une machine à signification, cette conception montre que nous sommes fondamentalement tournés vers la compréhension et l'explication des phénomènes qui nous entourent (qu'il s'agisse de phénomènes matériels ou de phénomènes humains). L'herméneutique, en ce sens, n'est pas une doctrine du vrai et de l'arbitraire mais est plutôt relationnelle et sociale.

Nous devons aussi ajouter que cette herméneutique, que nous qualifions de *relationnelle*, a une seconde dimension essentielle. Il s'agit aussi d'une herméneutique *corporelle*. Nous reviendrons *infra* sur cette matière mais c'est, selon nous, l'une des constatations que nous pouvons faire grâce aux études sur l'éthologie animale et la comparaison avec l'éthologie humaine [24–29]. En effet, l'interprétation ne passe pas que par la parole mais aussi, et surtout, par le comportement. Le sens est aussi fait de signes et l'herméneutique est aussi une sémiologie. Ces signes sociaux que nous appelons intuition relationnelle et ajustement corporel réciproque [26] posent en réalité toute la question de l'émotion et de sa fonction régulatrice au sens phénoménologique [30,31]. Car, comme le souligne Sartre, l'émotion « est dans la stricte mesure où elle signifie » ([18], p. 16). L'émotion nous fait basculer dans la « catégorie du magique » qui « régit les rapports interpsychiques des hommes en société et plus précisément notre perception d'autrui » ([18], p. 58). Et ce magique a sa raison d'être grâce à ce principe de « significativité ». Lorsqu'une émotion est produite, son interpréteur va la faire entrer dans le champ de la signification et, par là-même, entrer, lui-même, dans le champ du social. « Ainsi l'homme est toujours un sorcier pour l'homme et le monde social est d'abord magique » ([18], p. 58).

Voici donc exposés les éléments essentiels de l'herméneutique relationnelle caractérisant le sujet social. Ce dernier est voué à interpréter et donner une signification au monde qui l'entoure. De plus, cette quête de sens s'inscrit dans la relation à l'autre (faisant entrer l'herméneute dans le champ social) et se marque à travers le corps et l'émotion.

## 2.2. Le premier paradigme de l'herméneutique paranoïaque : « le hasard n'existe pas »

Qu'en serait-il maintenant d'une herméneutique, telle que nous venons de la définir, qui caractériserait le sujet paranoïaque ? En premier lieu, nous devons considérer qu'il s'agit aussi d'une herméneutique dominée par le relationnel et le corporel mais qui se caractérise par un premier paradigme pouvant être énoncé ainsi :

« Le hasard n'existe pas » [8]. Comme le précise Del Pistoia [32], une fois que la logique paranoïaque prend cours, la signification des gestes de la vie quotidienne devient univoque et en dehors de toute contingence : « En ce qui concerne la communication mimicogestuelle, on peut rappeler, du côté d'autrui, le clignement d'œil de l'inconnu croisé dans la rue et qui veut signifier au patient que son homosexualité est de domaine public ; ou bien la personne qui, en touchant son front, veut signifier au patient son infortune ; ou le bonjour moins souriant que d'habitude qui veut signifier, de la part d'un collègue de bureau, la déclaration d'une hostilité jusque-là seulement soupçonnée, et ainsi de suite » [32].

Le paranoïaque ne parvient plus à donner de place à la contingence, son herméneutique, assez proche de l'herméneutique « classique » que nous décrivions plus tôt, diffère par son rapport à l'accidentel, il y a « perte de la catégorie du fortuit » [8]. Comme le suggère Charbonneau [33], il n'y a plus de coïncidences mais des incidences sans « co- ». Le sujet ne laisse plus de marge au hasard dans sa quête de sens et, systématiquement, ce sens sera rapporté à sa personne ou à sa problématique personnelle ; il se situe dans un état maximal de « concernement » [34].

Cette « herméneutique du prévisible » est tout autant basée sur la double dimension relationnelle et corporelle. Ainsi nous ne pouvons pas considérer, à proprement parler et en première analyse, le paranoïaque comme un être asocial. Il s'agit plutôt d'un être intrinsèquement social, peut-être excessivement social. Charbonneau [33,35], à la suite des travaux de Tatossian [36,37], voit dans la paranoïa les caractéristiques d'une « surdétermination de l'espace intersubjectif » et une « perte de l'autonomie Soi-Autrui ». Nous reviendrons sur la dimension relationnelle et sociale de l'herméneutique paranoïaque en fin d'article mais, déjà, nous pouvons remarquer que cette perte du fortuit et du contingent a un lien caténaire avec l'altérité.

Ensuite, nous pensons également que cette « herméneutique du prévisible » est, elle aussi, fondamentalement corporelle. Car, le paranoïaque est bien conscient que son corps est source de signification ; à la fois pour lui-même (source de l'hypochondrie paranoïaque [32]) et pour autrui. Pour le paranoïaque, le *geste* est par définition un signe ; il ne peut imaginer que le clignement d'œil de son interlocuteur soit lié par exemple à une infection, à un tic ou simplement à une contraction involontaire. Le geste n'est pas fortuit, il est un signe, a pour fonction de signifier et *doit* être interprété. Le paranoïaque cherche alors à se contrôler, à calculer et réfléchir à l'adéquation de ses comportements qu'en général un sujet produit intuitivement. Il veille à la source potentielle de signification qu'il représente pour ceux qui, selon lui, ne pouvant se limiter à le voir, l'observent. Bref, à ce moment, il devient un analyste de l'herméneutique relationnelle ; la sienne et celle des autres. En cela, le corps constitue la « limite constitutive de la vérité » [32] ; le *lieu* où commence la signification et où elle se termine. Cette limitation par le corporel peut être explicitée par une comparaison entre la paranoïa et la schizophrénie paranoïde [32,36]. Dans cette dernière, la dimension de limite corporelle de l'autre est absente, le corps d'autrui est transparent et peut donc être lu directement<sup>1</sup> (alors que pour le paranoïaque, le corps d'autrui est « opaque » [32] ; c'est là tout son malheur). L'esprit d'autrui est déchiffré par le paranoïde sans qu'il y ait la possibilité de douter. Il sait ce que pense l'autre et n'a donc pas besoin d'avoir recours à l'herméneutique (en outre, il ne devra pas se justifier ou fournir de preuves comme le fait le paranoïaque). Le schizophrène ne *pense pas avec certitude* comme le paranoïaque, il *sait*. Tatossian [36] suggère à ce propos que l'hallucination du délirant paranoïde vaut l'intuition du paranoïaque ce qui fait du paranoïaque, à l'inverse du schizophrène, un être pour lequel le corps

<sup>1</sup> Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que le corps chez le schizophrène ne représente pas un problème majeur. La dimension corporelle est même la partie nodale de sa structure psychopathologique. Mais il ne s'agit pas du propos de cet article.

d'autrui pose problème puisqu'il est source de signification. La paranoïa peut donc être considérée comme une « pathologie de l'intercorporité » [33].

### 3. La dimension adaptative du trouble : la réduction du fossé entre le normal et le pathologique

Il convient maintenant d'aborder une question dont aucune réflexion psychopathologique ne devrait pouvoir faire l'économie. Il s'agit de discuter de la dimension adaptative de la logique paranoïaque. Et pour ce faire, nous pouvons nous référer aux principes de la perspective évolutionniste en psychopathologie. Demaret [24,25], pionnier en la matière, suggère que nombre de comportements humains, considérés comme pathologiques à ce jour, devaient avoir une valeur adaptative dans le milieu originel qui a façonné la morphologie et le psychisme de notre espèce. Grâce au « jeu » des analogies, on peut faire ressortir les racines phylogénétiques adaptatives de certains symptômes psychiatriques en recadrant ceux-ci dans l'environnement proche ou antérieur (l'« environnement d'adaptétude évolutionniste ») de l'individu. Il suffit souvent d'envisager un comportement à une autre époque ou dans un contexte différent pour découvrir une dimension adaptative et fonctionnelle à un trouble pathologique. Selon cet auteur, c'est dans les situations les plus extrêmes que de nombreux symptômes psychiatriques, qui semblent dénués de tout sens ou inéluctablement inadaptés, peuvent se révéler particulièrement adéquats et appropriés pour le sujet ou les membres de son groupe.

Cette conception évolutionniste de la psychopathologie semble tout à fait adéquate pour étudier la logique paranoïaque et montrer en quoi le fossé entre le normal et le pathologique est parfois bien réduit. En effet, la méfiance, la revendication, la conviction excessive ne sont pas toujours des attitudes pathologiques ; elles peuvent, au contraire, se révéler adaptées et même socialement valorisées en fonction de certains contextes sociaux ou culturels [24–29]. Si nous nous accordons pour concevoir la notion de territoire comme dimension fondamentale à l'être humain [24,26], les comportements de méfiance et de suspicions vis-à-vis de potentiels envahisseurs peuvent s'avérer essentiels au sein d'une communauté. En temps de guerres par exemple, la méfiance envers l'ennemi, l'interprétation *a priori* d'une mauvaise intention qui anime son action sont des attitudes qui ont dû se révéler certainement plus adaptées (et salvatrices) qu'un comportement pro-social et altruiste valorisé moralement par la société en période de paix. La sémiologie paranoïaque présenterait donc une fonction d'adaptation pour qui souhaite préserver son territoire et prendrait en considération le risque que peut représenter autrui s'il a des intentions d'envahisseur. Rappelons d'ailleurs que l'ancêtre nosographique du « trouble de la personnalité paranoïaque » est ce que Genil-Perrin a appelé la « paranoïa de combat » [38].

La logique paranoïaque semble aussi pouvoir assurer une place valorisée dans la société et un rang social élevé [29]. L'attitude de certains hommes politiques ou leaders charismatiques pourrait les faire prétendre au diagnostic de personnalité paranoïaque si la fonction sociale de telles attitudes n'était pas si évidente [27,29]. Enfin, la logique paranoïaque peut également s'avérer collective lors de réactions à certains événements extrêmes (attentats, faits d'actualité médiatisés, etc.). Nous ne développerons pas les nombreuses « théories du complot » célèbres qui pour certaines ont rencontré, pendant au moins un laps de temps, une acceptation plus grande dans la société que ce qui se révélera être, *in fine*, la réalité (du moins pense-t-on... nous rétorqueront certains).

Une autre manière d'aborder la paranoïa en rapport à sa dimension adaptative est d'étudier le comportement normal de l'être humain et d'observer si une logique paranoïaque peut être observée et en quelle proportion. À partir des paradigmes de la psychologie cognitive et de ses protocoles de recherches empiriques, l'équipe du Professeur Freeman de l'Université d'Oxford développe de



nombreuses recherches sur le fonctionnement psychologique paranoïaque [39–41]. Leurs études démontrent notamment, et à plusieurs reprises, qu'une partie importante de la population générale (entre 15 et 40 %) utilise régulièrement un mode de pensée paranoïaque. D'autres auteurs [42–44], à partir de recherches empiriques similaires au sein de populations non pathologiques, estiment que les mécanismes cognitifs propres à la paranoïa peuvent jouer un rôle important dans certaines prises de décisions et peuvent se révéler utiles pour réaliser certaines tâches cognitives et faire face à des situations ambiguës.

Ces données nombreuses, issues de la psychopathologie évolutionniste et de la psychologie cognitive empirique, confirment, d'une part, cette tendance humaine à donner du sens aux phénomènes qui nous entourent et suggèrent, d'autre part, que l'attitude méfiante et suspicieuse propre au paranoïaque peut avoir valeur de comportement normal et adapté dans certains contextes. Dès lors, nous devons maintenant à la fois nous demander pourquoi cette logique, qui apparaît par moments normale et adaptée, peut faire basculer un sujet du côté de la pathologie ; mais aussi, plus précisément, déterminer quels signes permettront de classer le sujet paranoïaque dans le registre du trouble psychotique (nous permettant de répondre à l'interrogation initialement présentée dans cet article).

#### **4. « Une certitude qui a besoin de preuves » (deuxième paradigme) et « l'impossibilité d'avoir recours au tiers externe » (troisième paradigme)**

Nous devons maintenant revenir sur la dimension relationnelle de la logique paranoïaque. Nous l'avons dit *supra*, il serait erroné de considérer le sujet paranoïaque comme un être asocial et nous proposons plutôt de le décrire comme un sujet excessivement social. En effet, l'avis d'autrui, son alliance et son adhésion ont une place décisive dans l'organisation psychologique paranoïaque. Et, à première vue, sur un point strictement logique, ce besoin peut apparaître paradoxal. Expliquons-nous : la « connaissance » paranoïaque est faite de certitudes inébranlables mais le sujet présente toujours un besoin incessant de trouver des preuves et d'en fournir à autrui. Il est aussi prosélyte, il cherche à recruter des témoins pour être apaisé dans une certitude qui, pourtant, ne peut être remise en question. Généralement, quelqu'un de si sûr de lui devrait ne pas avoir besoin de prouver que sa connaissance est exacte. Si tel était le cas, dans la vie courante (revenons à notre sujet « lambda »), on suggérerait, au regard de ce besoin de fournir tant de preuves, que notre interlocuteur n'est finalement pas si sûr de lui. Le malheur du paranoïaque (et sa spécificité) est précisément que, malgré ce besoin de preuves, il demeure indéfectiblement certain. Nous n'avons pas affaire à un simple vantard ou à un complexe de supériorité (infériorité) névrotique qui ferait dire au sujet plus qu'il n'en sait. Non, la paranoïa repose sur ce paradoxe qui pousse le sujet à devoir prouver (à soi et à autrui) ses propres certitudes ; il s'agit, selon nous, du deuxième paradigme de la logique paranoïaque.

Si nous poussons plus loin la réflexion sur la place de l'autre dans le processus de preuve, nous pouvons faire apparaître ce que nous considérons comme le troisième paradigme paranoïaque. Il est en effet impossible, avec un sujet paranoïaque, de « sortir » d'une relation à deux et de convoquer un tiers arbitre. Ne l'oublions pas, le paranoïaque peut avoir raison (c'est même souvent le cas pour une partie de sa « connaissance ») et son interlocuteur peut avoir tort. En cela, proposer une réflexion psychopathologique sur la logique paranoïaque oblige à mettre en question le statut de la réalité. Fondamentalement, plus que tout autre sujet, le paranoïaque nous pousse à nous demander ce qu'est le réel. Un apport essentiel de la phénoménologie est de nous rappeler que ce qui est considéré comme réel est surtout ce qui trouve un consensus social suffisant autour de l'adéquation d'une perception ou d'un phénomène. Le réel, plus que ce qui peut être vu, est

surtout ce qui peut être partagé en communauté. Par exemple, nous considérons comme vraies de nombreuses choses que nous n'avons jamais vues, simplement parce qu'il existe un consensus implicite social autour de phénomènes qui « reçoivent » le « label sociétal de réalité ». Nous reviendrons sur cette dimension dans notre conclusion.

Face à un fait, discutable et discuté avec un paranoïaque, il est nécessaire de chercher à avoir recours à un tiers externe dont l'avis vient confirmer le jugement de l'un ou de l'autre. Si deux interlocuteurs ne peuvent se mettre d'accord concernant un phénomène, en ayant recours à un avis externe (qu'il soit expert en la matière, si la situation le nécessite, ou qu'il ne le soit pas), ils acceptent, implicitement, la possibilité de remettre en cause leur conviction. En quelque sorte, ils décident de nouer un pacte implicite stipulant que tous deux vont s'en remettre à l'avis de ce tiers et que son point de vue prendra valeur de « vérité ». Vérité sur laquelle les deux interlocuteurs devront s'accorder et éventuellement débattre à nouveau. Bien sûr, l'interlocuteur qui se verra désavoué pourra ne pas se soumettre à l'avis de ce tiers externe mais devra alors interpellé un autre tiers qu'il jugera plus compétent. Néanmoins, malgré ce désaccord, le sujet sera entré dans cette logique, qu'il en conteste l'issue ou non.

Le paranoïaque, lui, ne peut entrer dans une telle logique. Il s'agit de la limite relationnelle de l'herméneutique paranoïaque, il ne lui est pas possible d'avoir recours au tiers externe. Cela n'est, pour lui, pas plus envisageable que d'imaginer avoir tort. Comme nous le disait un patient paranoïaque responsable d'un vol avec violence qu'il nie catégoriquement : « je ne peux pas vous dire que je suis innocent car ce serait déjà concevoir que j'ai un lien avec cette affaire ; je suis au-delà de l'innocence ». Le confronter au jugement qui a été rendu, au discours des témoins, des victimes n'est pas possible. Il ne les refuse pas, il ne les contredit pas ; ces éléments, pour lui, n'existent pas.

## 5. Conclusion : paranoïa et perte de sens commun

La subtilité des travaux de Blankenburg [45] et de Stanghellini [9,10] est précieuse pour discuter de la psychopathologie psychotique au-delà des symptômes délirants et hallucinatoires. Ces auteurs suggèrent de caractériser la psychose par une perte de l'« évidence naturelle », et comme une pathologie du « sens commun ». Le propre du psychotique serait « anthropologiquement » de présenter un contact au réel troublé par cette perte d'une intuition implicite qui est à la source des échanges sociaux. L'expérience altérée du « quotidien changeant » [26] fait quitter au sujet psychotique le giron du sens commun et dès lors le fait douter de son identité de sujet social.

Dès lors, nous pouvons formuler notre hypothèse nous permettant de caractériser la dimension psychotique de la paranoïa. Si nous avons vu que la logique paranoïaque pouvait, dans de nombreuses situations, être considérée comme un comportement normal ou adapté, nous pouvons considérer que le passage dans la pathologie psychotique est le moment où le sujet ne parvient plus à partager un sens commun avec ses interlocuteurs. Le paranoïaque, être intrinsèquement social, devient une énigme pour le monde social autant que le monde social en est une pour lui. Son discours, peut-être vrai, échappe au sens commun et ne rencontre plus les normes implicites d'acceptation sociale. L'herméneutique relationnelle tourne à vide et la « connaissance » du paranoïaque ne rencontre plus les règles sociales faisant d'une interprétation un *avis* et non un *délire*.

Si nous cherchons, à nouveau, à comparer le paranoïaque au schizophrène, nous pourrions suggérer que la différence essentielle entre ces deux entités est que la perte de sens commun—qu'elles rencontrent toutes deux (c'est ce qui les unit dans le registre psychotique)—se situe en des niveaux différents. Pour le paranoïaque, cette perte est située au niveau de l'herméneutique relationnelle ;

alors que pour le schizophrène, on semble se situer à un niveau ontologique supérieur. La perte de sens commun chez ce dernier n'est pas liée à l'herméneutique—à laquelle, d'une certaine façon, le schizophrène échappe—mais cette perte trouve son lieu d'expression sur des variables existentielles fondamentales comme le territoire [26] ou le temps vécu [46,47].

La pensée paranoïaque ne doit donc pas être définie comme une croyance erronée sur la réalité mais plutôt comme une conviction qui ne trouve pas dans l'environnement social un consensus d'acceptabilité. Ce « manque de reconnaissance » explique au mieux, selon nous, cette tendance du paranoïaque à devoir continuellement trouver des preuves de ce dont il est persuadé et à les confronter à l'approbation d'autrui. En agissant de la sorte, il cherche à réintégrer cette cohésion sociale qui le fuit, à combler son manque de sens commun, et, paradoxalement, ne fait qu'accentuer cet isolement. On pourrait suggérer que le paranoïaque entre par lui-même, de par son herméneutique, dans la folie. Avec le paranoïaque, nous sommes véritablement du côté de la « pathologie de la liberté » [4,48].

### Déclaration d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de conflits d'intérêts en relation avec cet article.

### Références

- [1] American Psychiatric Association. Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, DSM-IV. 4th ed Washington, DC: American Psychiatric Association; 2000.
- [2] Haustgen T, Sinzelle J. Emil Kraepelin (1856–1926)—III. Les grandes entités cliniques. *Ann Med Psychol* 2010;168(10):792–5.
- [3] Jaspers K. Psychopathologie générale (1913). Paris: Bibliothèque des introuvables; 2000.
- [4] Ey H, Bernard P, Brisset C. Manuel de psychiatrie. Paris: Masson; 1960.
- [5] Lantéri-Laura G, Tevissen R. Psychoses délirantes chroniques en dehors de la schizophrénie. *Encycl Méd-Chir, Psychiatrie* 1997, 37-299-D-10.
- [6] Le Bihan P, Bénézech M. Personnalités paranoïaques. *Encycl Méd-Chir, Psychiatrie* 2010, 37-490-F-10.
- [7] Desseilles M, Massart N. Les psychoses délirantes chroniques. *Rev Med Liege* 2009;64(9):464–7.
- [8] Lantéri-Laura G, Del Pistoia L, Bel Habib H. Paranoïa. *Encycl Méd-Chir, Psychiatrie* 1985, 37-299-D-10.
- [9] Stanghellini G. Antropologia della vulnerabilità. Milan: Feltrinelli; 1997.
- [10] Stanghellini G. Psicopatologia del senso comune. Milan: Raffaello Cortina Editore; 2008.
- [11] Freud S. Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique (1911). In: Œuvres complètes, t. X. Paris: PUF; 1993, p. 227–304.
- [12] Freud S. Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense. Névrose, psychose et perversion (1896). Paris: PUF; 1973, pp. 61–82.
- [13] Freud S. Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique (1915). In: Œuvres complètes, t. XIII. Paris: PUF; 1988, pp. 307–17.
- [14] Freud S. De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité (1922). In: Œuvres complètes, t. XVI. Paris: PUF; 1991, pp. 85–97.
- [15] Stanghellini G. A hermeneutic framework for psychopathology. *Psychopathology* 2010;43(5):319–26.
- [16] Van Os J. A salience dysregulation syndrome. *Br J Psychiatry* 2009;194(2):101–3.
- [17] Van Os J. Are psychiatric diagnoses of psychosis scientific and useful? The case of schizophrenia. *J Ment Health* 2010;19(4):305–17.
- [18] Sartre JP. Esquisse d'une théorie des émotions (1939). Paris: Hermann; 1995.
- [19] Gadamer HG. Vérité et méthode (1960). Paris: Le Seuil; 1996.
- [20] Ricœur P. Le conflit des interprétations. Paris: Seuil; 1969.
- [21] Ricœur P. Du texte à l'action. Paris: Seuil; 1986.
- [22] Ricœur P. À l'école de la phénoménologie. Paris: Vrin; 1986.
- [23] Michel J. L'animal herméneutique. In: Fiasse G, editor. Paul Ricœur : de l'homme faillible à l'homme capable. Paris: PUF; 2008. p. 63–93.

- [24] Demaret A. *Éthologie et psychiatrie*. Bruxelles: Mardaga; 1979.
- [25] Demaret A. La psychiatrie évolutionniste. *Acta Psychiatr Belg* 1991;91(4–5):197–231.
- [26] Englebert J, Gauthier JM. Géographie et psychose: territoire et perte du corps commun. *Ann Med Psychol* 2011;169(9):559–63.
- [27] Englebert J, Gauthier JM. *Éthologie et psychiatrie : hommage au travail du docteur Albert Demaret*. *Acta Psychiatr Belg* 2011;111(4):8–12.
- [28] Mc Guire M, Troisi A. *Psichiatria darwiniana*. Roma: Giovanni Fioriti Editore; 2003.
- [29] Stevens A, Price J. *Evolutionary psychiatry: a new beginning*. London: Routledge; 2001.
- [30] Gauthier JM, Englebert J. Approche phénoménologique de la régulation émotionnelle. In: Mikolajczak M, Desseilles M, editors. *Traité de régulation des émotions*. Bruxelles: De Boeck; 2012. p. 283–97.
- [31] Rosfort R, Stanghellini G. The person in between moods and affects. *Philos Psychiatr Psychol* 2009;16:283–8.
- [32] Del Pistoia L. L'expérience du corps vécu dans la paranoïa. *Evol Psychiatr* 2005;70(2):223–32.
- [33] Charbonneau G. *Introduction à la psychopathologie phénoménologique*. Tome II. Paris: MJW; 2010.
- [34] Grivois H. *Le fou et le mouvement du monde*. Paris: Grasset; 1995.
- [35] Charbonneau G. Approche phénoménologique de la paranoïa sensitive de E. Krestschmer. Le cas Edgar Charles. *Prat Psychol* 2007;13(2):153–67.
- [36] Tatossian A. *La phénoménologie des psychoses*. Paris: Le Cercle herméneutique; 2003.
- [37] Tatossian A. L'identité humaine selon Ricœur et le problème des psychoses. *Art Comprendre* 1994;1:98–9.
- [38] Genil-Perrin G. *Les paranoïaques*. Paris: Maloine; 1926.
- [39] Freeman D, Pugh K, Garety P. Jumping to conclusions and paranoid ideation in the general population. *Schizophr Res* 2008;102(1–3):254–60.
- [40] Freeman D, Garety PA, Bebbington PE, Smith B, Rollinson R, Fowler D, et al. Psychological investigation of the structure of paranoia in a non-clinical population. *Br J Psychiatry* 2005;186:427–35.
- [41] Freeman D, Pugh K, Antley A, Slater M, Bebbington P, Gittins M, et al. Virtual reality study of paranoid thinking in the general population. *Br J Psychiatry* 2008;192(4):258–63.
- [42] Combs DR, Penn DL. The role of subclinical paranoia on social perception and behavior. *Schizophr Res* 2004;69(1):93–104.
- [43] Green MJ, Phillips ML. Social threat perception and the evolution of paranoia. *Neurosci Biobehav Rev* 2004;28(3):333–42.
- [44] Martin JA, Penn DL. Social cognition and subclinical paranoid ideation. *Br J Clin Psychol* 2001;40:261–5.
- [45] Blankenburg W. *La perte de l'évidence naturelle*. Paris: PUF; 1991.
- [46] Minkowski E. *La schizophrénie* (1927). Paris: Payot; 2002.
- [47] Minkowski E. *Le temps vécu* (1933). Paris: PUF; 2005.
- [48] Lantéri-Laura G. *Psychopathologie et liberté. Psychiatrie et liberté*. Paris: Mutuelle générale de l'éducation nationale; 1990, p. 83–98.